

RÉDUCTIONS VERTUEUSES ET SCIENCES DE LA CULTURE

Dialogue entre Maurice Toussaint et François Rastier

Maurice Toussaint : Je prends très au sérieux ce combat « sciences de la culture vs sciences cognitives (réductrices) ». Et j'écoute avec une extrême attention ceux qui vous emboîtent le pas. Mais je ne me reconnais pas dans le tableau que vous faites des réductionnistes ; en partie peut-être parce que ce combat sur un front épistémologique est durci par le fait qu'il s'agit aussi de défendre un territoire et des financements ; en partie aussi parce que vous visez essentiellement, voire uniquement, un courant universaliste auquel moi aussi je m'oppose fermement.

François Rastier : Combat est un grand mot. Je plaçais en 91 pour la culturalisation des sciences cognitives. Il y a tout un courant de cognition située qui me convient tout à fait ; mais la naturalisation (du sens) ne me paraît pas une réduction positive. C'est une condition même pour le monde qu'on nous prépare : technologie + barbarie. Il faut pour cela se débarrasser de toute la dimension critique de la connaissance. L'idée de la sociobiologie (cf. E.O.Wilson, *Consilience : Unity of Knowledge*, 1998) maintenant alliée au cognitivisme (Pinker et coll.) est d'expliquer les cultures par la nature humaine, évidemment universelle. Le réductionnisme néo-darwinien met de fait en cause la légitimité même des sciences sociales - au nom d'une lutte contre le déterminisme, dont Matt Ridley, fort populaire aujourd'hui, se fait l'avocat : « Peu importe que les sciences sociales aient inventé une sorte de déterminisme autrement plus inquiétante que le conditionnement génétique : déterminisme parental de Freud, socio-économique de Marx, politique de Lénine, ou encore celui de la pression culturelle des pairs de Franz Boas et Margaret Mead, du réflexe conditionné de John Watson et B.F. Skinner, voire déterminisme linguistique de Edward Sapir et Benjamin Whorf. Cela fait près d'un siècle que les sociologues, par une imposture sans équivalent dans l'histoire, s'arrangent pour faire accroire aux intellectuels de tous horizons que la causalité biologique est inexorable, quand la causalité environnementale préserverait le libre arbitre ; que les animaux ont des instincts et non les êtres humains » (*Génome*, Paris, UGE, 2003, p. 160).

Cette imposture gigantesque aurait été démasquée toujours selon Ridley, « quand les résultats de la théorie freudienne se sont révélés inférieurs aux effets du lithium et du Prozac ; à la chute du Mur de Berlin [apparemment Ridley considère Lénine comme un théoricien majeur des sciences humaines, ce qui en dit long sur l'orientation politique de son entreprise de démythification] ; par les critiques de Derek Freeman sur Margaret Mead ; par la publication de *Syntactic Structures* de Chomsky » (*ibid.* pp. 160-161). Le courant néo-darwinien, extrêmement en vogue dans le monde anglo-saxon, inspirait le darwinisme social de Thatcher, puis, comme l'a souligné récemment George Soros, les conseillers de G. W. Bush. On mondialise au nom de la nature humaine.

Maurice Toussaint : Je regimbe au moins depuis votre percutant « Saussure, la pensée indienne et la critique de l'ontologie », *Revue de sémantique et de pragmatique*, 11, 2002, et votre exposé au Séminaire Formes symboliques de J. Lassègue et Y.-M. Visetti. Mais, comme souvent, je me suis tu. L'autre jour (21/10/03), à la MSH (« Actualité de Saussure »), un coup de marteau de plus a dû faire que le clou a touché l'os. N'y tenant plus, dix jours plus tard je vous écrivais. Oui, il faut être extrêmement vigilant.

Faire résistance, à l'idéologie de la science ; et à la contre-idéologie qu'elle secrète. Une question en effet cruciale : la « naturalisation du sens » tend-elle à supprimer la dimension critique de la connaissance ? Je ne la perds pas de vue et dirai pourquoi je réponds négativement. Quant au neurolinguistique vers lequel je tends - ce n'est pas un paradoxe - il n'a rien à voir avec la nature humaine.

François Rastier : L'idéologie de la science, c'est le scientisme (qui par bonheur n'est pas dominant chez les savants, mais fréquent chez les politiques) : le nazisme et le stalinisme ont agi au nom de la science. La science ne peut légiférer dans des domaines qui ne sont pas les siens.

Maurice Toussaint : Il y a réductionnisme et réductionnisme. Rechercher les « soubassements » neurobiologiques du langage et des langues me semble une démarche réductionniste légitime.

François Rastier : La « réduction » des langues par la recherche de corrélats (éidétiques) ou substrats (neuronaux) est légitime, mais alors ce n'est pas une explication causale. Pourquoi accepter que le problème de la culture se résume alors de fait à l'étude des « bases neuronales du partage des connaissances dans le groupe social » (Changeux, 2002, p. 34) ? C'est toute la socialité qui disparaît ainsi.

Maurice Toussaint : Que ce ne soit pas une « explication causale » est ce que je comprends mieux à vous suivre. Il y a cependant un 'mais' qu'il me faudra pouvoir expliciter, même si je conçois que la linguistique cognitive (réductionniste mais non cognitiviste) a des chances de progresser à proportion des progrès des sciences de la culture et des textes en particulier, et des modélisations qui devraient s'ensuivre. Je suis en particulier attentif à la « philologie numérique » que vous construisez.

Toutefois ce « réductionnisme », que j'ai appelé de mes vœux, pensant faire un pas de plus que Gustave Guillaume, n'est dangereux pour la culture et pour les sciences de la culture que s'il réduit à rien la culture et les sciences spécifiques qu'elle requiert ; n'est dangereux et fallacieux que si on ne veut pas comprendre que le sens vient de la 'Parole' et des pratiques culturelles, ou mieux qu'il est pris dans la circularité 'parole-langue-parole', laquelle n'entraînerait pas, à mon sens, le cercle vicieux qu'y voit Arild Utaker. Une vigilance lexicale aussi s'impose. J'ai tort de faire mien le terme « réductionnisme ». Cette revendication ne peut avoir la fortune qui fut celle du mot « impressionnisme ». Ce n'est pas à vous qu'il faut rappeler que réduire, en cuisine, rehausse le goût ; et d'autre part, vous auriez tôt fait de me dire que je me trompe de genre. Je m'y prendrai donc autrement.

Quant à la question capitale et délicate des régimes de causalité, je ne l'effleurerai qu'en dernier lieu. Je dirais plutôt - enfonçant des portes ouvertes (mais qui sont en train de se refermer) - que dans le discours des sciences du langage, 1) il n'y a pas réductionnisme, 2) il n'y a pas réductionnisme, 3) il n'y a pas réductionnisme ; etc. 1) Il est légitime que le neurobiologiste, dans le domaine qui est le sien, se construise un objet qui le conduit à identifier et comprendre les divers processus cérébraux mis en branle lors de tel acte de langage, dans telle langue donnée ; actes de saisies ou actes de constitution du sens ? 2) 'Réduction' ne se légitime que dit de l'extérieur, que venant du champ qui fut appelé ou s'appelle encore « Philosophie et Lettres ». Et bien que l'affrontement se fasse en ce moment sous les termes de l'opposition nature vs culture, il maintient les dichotomies qu'il estompe : 'Naturwissenschaften' vs 'Geisteswissenschaften', 'res extensa' vs 'res cogitans'. Dans l'option moniste (évidemment matérialiste), le mot « réductionnisme » est inapproprié. Si on me rétorquait que non, et que c'est le monisme qui constitue justement le réductionnisme, alors j'aurais souligné ce que je tiens à souligner. 3) Il n'y a pas réduction parce que ces dits « réductionnistes » ne font que se placer à l'autre bout de la chaîne. Qu'ils connaissent peu ce qui a été fait à l'autre pôle du phénomène, nous est en partie imputable. Mais ils ne l'ignorent pas. J.-P. Changeux lui-même, dans son cours de « neurosémantique », mentionne et cite Cassirer, ce que font peu de linguistes. « La communication intentionnelle entre individus appartenant à un groupe social génère un langage commun, parlé et écrit, et un système de représentations et de normes religieuses et morales » dit-il pour présenter ses conférences de décembre à la Bibliothèque Nationale de France. Il ne nous fait pas sortir le langage d'un générateur neuronique non ouvert sur l'extérieur. Il sait qu'il travaille sur de l'épigénétique, sur des stabilisations synaptiques acquises au cours d'une progressive activité de langage. En termes linguistiques, il ne pose

pas une dichotomie Langue/Parole à sens unique (L>P). 4) On comprend que des raisons historiques aient fait que le mot « matérialiste » est devenu obscène et qu'on pense devoir parler de « naturalisation de la phénoménologie ». Malgré le caractère oxymorique de l'expression, c'est là, selon moi, une démarche légitime. Mais le mot « naturalisation » y est aussi mal venu que le mot « réduction ». Et je parle pour ma gouverne puisque j'ai écrit des formules - que je ne renie pas - presque aussi provocantes que : « les sciences humaines seront des sciences naturelles ou ne seront pas » (Petitot, 1992). Il y a une ambiguïté sémantique dommageable en ceci que le cerveau - le cortex - est l'organe le plus social, le plus culturel qui soit. (Je ne dis pas que la langue est un organe.) Pour qui cherche à y dégager les constructions (matérielles) cérébrales répondant à la production de la culture matérielle (monuments textuels ou autres) l'opposition nature vs culture y est sans pertinence. Or, parmi ceux qui parlent de « naturalisation » de l'esprit ou du sens, il en est qui pourront croire et écrire que c'est se détourner du social et de la culture que de regarder le langage avec des yeux de biologiste et que cela constitue donc un danger et un scandale.

François Rastier : Admettre le monisme n'entraîne pas que les régimes d'objectivité soient partout identiques. Le réductionnisme naturalisant part de l'opposition fautive nature / culture transformé en antinomie pour imposer une conception physicaliste du sens, d'ailleurs dans l'acception d'une physique newtonienne, alors même que les physiciens ne sont plus physicalistes depuis longtemps. Mon thème est plus général : aucun niveau d'organisation, ni degré de complexité n'explique les autres et ne délégitime les recherches aux niveaux et degrés voisins ou lointains.

Maurice Toussaint : ... Ni ne délégitime... ce serait une forme de totalitarisme. Quant à la dichotomie nature / culture, je dirais plutôt, au risque de me répéter, que c'est en la logeant là où elle n'a pas lieu d'être que prennent forme les accusations qui ont nom « réductionnisme, physicalisme ».

François Rastier : Il est apparu avec les Lumières une forme d'éliminationnisme qui s'est confondu dans le scientisme moderne. Il s'agissait alors de récuser les explications théologiques du monde, et c'est aussi de là que sont issues les sciences sociales. Revenons à l'illumination, comme disent les italiens, qui appellent ainsi les Lumières, non pour éblouir, mais pour éclairer.

Maurice Toussaint : La formule est belle, mais j'aimerais une n-ième définition de « scientisme » et d'« éliminationnisme » ; et ne pas me prononcer sur l'argument historiographique lui-même. Mais je ne puis esquiver ni la question de la causalité, ni celle, gravissime, d'une « naturalisation » permettant de se « débarrasser de la dimension critique de la connaissance ». Pour moi, la question de la causalité s'est posée dans le contexte suivant. Des raisons éditoriales et autres que l'on sait, ont fait qu'il y a eu d'abord un Saussure avant tout linguiste de la Langue, puis un Saussure de la Parole. Dans les années 70, les linguistiques de la Parole, effectuant un retournement, mettaient en question les linguistiques de la Langue. Toutefois, le fait de n'avoir jamais reconnu la dichotomie Langue / Parole m'a rendu insensible à ce renversement, lequel se produisit également à l'intérieur de la linguistique guillaumienne dont je suis issu, Robert Lafont ayant développé au tournant des années 60-70 une linguistique de la parole constructive - la praxématique -, tout en maintenant un schématisme guillaumien « remis sur ses pieds ». Donc le « Un langage n'existe que par son emploi » d'Utaker l'autre jour [exposé à la journée d'études Actualité de Saussure, NDLR] ne m'apparaît pas bouleversant.

François Rastier : C'est un thème courant chez Humboldt et qui reste un des fondements du saussurisme. La mise en scène de l'antinomie langue / parole dans les années 70 reposait sur une incompréhension, sinon sur un montage. Il s'agissait de dépasser le structuralisme désormais honni : et donc on a fait de Saussure théoricien de la langue « en elle-même et pour elle-même », ce qui est faux. Dès 1923, Jakubinsky félicitait Saussure

d'avoir projeté une linguistique de la parole (que l'on trouve aussi dans le courant saussurien chez des auteurs aussi différents que Bally, Hjelmslev, ou Coseriu). Les derniers cours, tels qu'ils apparaissent dans les manuscrits récemment publiés sont équivoques (voir « De l'essence double du langage », dans les *Écrits de linguistique générale*, Gallimard, 2002).

Maurice Toussaint : En revanche, que vous définissiez la linguistique textuelle qui est la vôtre comme « horizontale » par opposition à une linguistique « verticale » qui aurait conservé « quelque chose de dévotionnel » m'ébranle.

François Rastier : Je veux dire que renvoyer l'énoncé à un sujet de l'énonciation (non autrement spécifié selon les discours et les genres) conduit à reconstituer un sujet non seulement transcendantal, mais somme toute transcendant aux langues. C'est introduire une autre scène (cognitive, phénoménologique, etc., en tout cas non spécifique aux langues particulières) censée rendre compte de ce qui se passe ici-bas dans les textes. C'est ainsi, par exemple, que l'Analyse du discours à la française a transcendé les textes par LE discours.

Or nous n'avons pas besoin de plus de subjectivation, mais de plus d'objectivation. C'est pourquoi je proposais un modèle « plat » de l'énonciation. À l'inverse de l'involution augustinienne du guillaumisme, vous avez situé cette autre scène dans une neurolinguistique, ce qui a fait de vous l'Antéchrist des guillaumiens.

Maurice Toussaint : Ce mot continue de m'amuser qui a sa part de vérité. Mais il est aussi en porte-à-faux. Il n'y a pas chez moi de sujet transcendantal et partant d'autre scène. Mathieu Valette a été sensible à ce trait dans son livre à paraître chez Honoré Champion [*Les linguistiques énonciatives et cognitives françaises : Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli*, Paris, Champion, 2007].

Mais je poursuis. Presque dans le même temps, à cet ébranlement s'en ajoute un second, venant de René Lavie qui dans sa thèse « Le locuteur analogique » (re)met la grammaire à sa place : la place seconde d'un effet de régularité. Il nous a invité l'autre jour, une dernière fois avant sa soutenance, à écouter comment il s'y était pris pour « remettre la linguistique sur ses pieds ». Ça bouscule, quand on est parti d'une linguistique du mot et des catégories grammaticales. J'ai beau être un « linguiste analogique » qui pense d'une part que le signe n'est pas arbitraire et d'autre part que, par exemple, l'indicatif est au mode quasi-nominal ce que le couple nominatif / accusatif est au couple absolutif-ergatif, je vois bien que nous sommes des analogistes antipodiques ! Comment 'réduire' (hi !) l'inconfort où vous me mettez ? Car je reste attaché à l'idée guillaumienne selon laquelle des positions, des moments dans des opérations - que je dis « neurosémantiques » -, ainsi que la forme de ces opérations, déterminent les valeurs d'emploi.

François Rastier : Tout à fait d'accord. L'unité n'est qu'un moment d'un parcours, Saussure aurait dit un croisement de relations. Ce pourquoi nous avons besoin d'une énergétique de ces parcours, qui dépendent de pratiques différenciées et donc d'une praxéologie. Votre modèle sinusoïdal est, il me semble, une représentation de cette énergétique. C'est d'ailleurs à ce titre qu'il a été repris par Pottier (dans son étude *Guillaume et le Tao*). Mais il a le mérite (paradoxal, mais véritable à mes yeux) de n'être pas énonciatif.

Maurice Toussaint : Il y a là pour moi, une, deux, trois interrogations. 1) Une « énergétique », c'est ce que je postule ; « parcours », c'est un déplacement que je suis prêt à envisager. 2) Je passe. 3) C'est dans l'article tardif où je dis que la linguistique guillaumienne est « énonciative » que je définis l'énonciation paradoxalement contre le sujet énonciateur. Aussi, quand vous dites abruptement que mon modèle n'est pas énonciatif, j'acquiesce. Mais pas d'énonciation au sens de Culioli - ni de Joly - ça veut dire pas de transcendantal, pas de 'potestas' - Dieu de Leibniz - (cf. Rastier, in ..., A. Ouattara, éd., *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs*, Ophrys, 2003, p. 223-226) ; quant à la 'potentia' - Dieu de Spinoza -, il faudrait développer, puis affirmer qu'elle n'entraîne pas une

« verticalité » : quand on rejette la dichotomie Langue/Parole, la puissance est dans l'acte. Soient deux écueils. À droite, la filiation théologique, à gauche, Hitler, Staline et d'autres. (Il ne me déplaît pas que Bush - contradictoirement - et Thatcher soient mis de ce côté.) Mais contrairement à ce qu'on voit aux tympans des églises, si je ne rejette pas deux assimilations, je suis deux fois du même mauvais côté ; tenue de combat ou gilet de salvation : se défaire de l'héritage « dévotionnel » en alléguant diverses discontinuités (amorçage ci-dessus), mais aussi faire front au « darwinisme social » et à toute « naturalisation » ; une neurolinguistique n'étant selon moi naturalisante qu'à deux conditions, 1) croire que l'épigénétique est du naturel, 2) adhérer à un aristotélisme christianisé universalisant ; universalisme facilité par un « déterminisme » linguistique : *'language'*. Pour ce qui est de la détermination, aucun guillaumien, me semble-t-il, n'a mis sous le verbe « déterminer » un déterminisme laplacien. Car qui ne voit qu'il y a des idiolectes et que les langues évoluent infiniment plus vite que le système planétaire, qui lui-même n'est qu'un moment de stabilisation.

Le modèle oscillatoire que je propose pourrait cependant correspondre à des systèmes dissipatifs qui, à chaque acte de langage, tendent à se stabiliser dans le même état. Alors seulement le sens prend forme, et les processus oscillatoires peuvent être considérés, en première approximation, comme des générateurs, même s'ils sont eux-mêmes le résultat d'autres opérations. Voilà pour le régime de causalité que j'entrevois. Cela ne nous empêche surtout pas de prendre le phénomène par les deux bouts. L'image quoique trop linéaire du percement d'un tunnel par deux équipes nous laisse espérer des convergences éclairantes. Quant au danger que vous pointez, réel dans certain réductionnisme, j'ai des raisons de penser qu'il ne peut être créé par ce que je pratique. En effet, il m'est apparu que les processus de construction du sens, auxquels j'ai fait allusion plus haut, avaient une forme chiasmatisée. « Remettre les choses sur leurs pieds », « opérer une révolution copernicienne », « procéder à un renversement de la question », tels sont les termes par lesquels on saisit l'opération critique de la pensée - arts, sciences, systèmes philosophiques -, formant chiasme à l'échelle historique des textes et intertextes.

Or je la trouve - ne l'ayant pas cherchée - à une autre échelle de temps et d'espace, informant les systèmes grammaticaux et les oscillations lexicales qui sont inversions d'orientation, inversions de couples d'inverses. Ne pensons pas au chiasme figé résultativement dans sa symétrie spéculaire, mais à l'opération même qui fait passer de AB à BA : la forme même de la contradiction est inscrite au cœur du langage. Ce ne peut être ma théorisation qui me fait partager votre crainte.

François Rastier : Le programme de naturalisation, chez des auteurs comme Dan Sperber ou Pierre Jacob, s'appuie sur une ontologie classique, tel qu'il existe un mobilier ontologique du monde, inventaire des référents. Cette ontologie est fondée sur le principe de non-contradiction. En revanche, la problématique différentielle du saussurisme est fondée sur la contradiction, ce pourquoi elle rompt avec la tradition ontologique et devient, à bon droit, oppositionnelle. Votre modèle sinusoïdal est une représentation fondamentale du jeu de la contradiction.

Maurice Toussaint : Il est peut-être inutile dans une réponse succincte de spécifier la matrice de ce retournement contradictoire tel que je l'interprète à l'autre « bout » du phénomène. G. Guillaume voyait dans son schème la traduction mentale du rapport homme / univers. (Il sous-estimait le rapport homme / homme.). Ça m'a toujours semblé trop abstraitement postulé.

Je vois dans mon modèle oscillatoire la forme linguistique prise par le retournement épistémique « protoobjet-protosujet >< sujet/objet », soit une inscription de la cognition dans le corps et les affects, la construction du sujet et de l'objet passant par un conflit dont on peut repérer deux états polaires inversés ; soit une forme neurosémantique en chiasme (je ne parle pas ici des chiasmes neuroniques) qui résulterait des interactions épistémiques prises dans une histoire culturelle et qui par sa morphologie oscillatoire ne peut qu'être ouverte aux variations sociales, historiques, culturelles qu'elle accueille, pour ne pas dire « engramme ».

Revenant à « il y a réduction et réduction », je ne dirai rien de la déclaration faite à France Culture par François Lurçat : « le réductionnisme est une supercherie métaphysique » qui vise sans doute les « pseudo-explications » du macroscopique par le microscopique. (Je n'ai pas encore lu le livre qu'il présentait.)

Il ne faudrait pas qu'on se dise que si un physicien juge si sévèrement le réductionnisme en physique, alors nous avons *a fortiori* les meilleures raisons de lui faire la chasse dans les sciences humaines. On voit que quelle que soit la validité du modèle neurosémantique qui me pousse à réagir, il n'implique pas une réduction aux composants élémentaires de la matière. Nous parlons d'autre chose et à un autre niveau. Tirer argument de la critique du physicien serait aussi inapproprié qu'utiliser le théorème de Gödel pour affirmer qu'une science du cerveau faite par des cerveaux est impossible...

François Rastier : En quelque sorte, l'entreprise scientifique exige des réductions : dès lors qu'on entend délimiter un objet, ou plus exactement produire un domaine d'objectivité, on doit faire des réductions : bien entendu, récuser *a priori* les « données » subjectives, la doxa sociale, etc.

Mais délimiter un objet, c'est aussi se priver de certains domaines d'appréhension et d'explication : par exemple, les échanges sociaux impliquant des échanges linguistiques ne sont pas par eux-mêmes l'objet de la linguistique, pas plus que l'étude des organes (?) cérébraux du langage. C'est la condition d'une interdisciplinarité saine avec la sociologie ou les neurosciences.

Dan Sperber écrivait, sous le titre « Connaître l'acte de connaître » : « Il n'y a pas de pensée sans signification. Est-ce à dire que la signification relève elle aussi d'une explication darwinienne ? La signification peut-elle être « naturalisée » ? Voilà sans doute le Graal de la philosophie cognitive. Si l'on parvient un jour à expliquer la signification d'un discours ou le contenu d'une pensée sans les ramener à d'autres significations, à d'autres contenus, si, en d'autres termes, on peut sortir du « cercle herméneutique », alors, en effet, il y aura eu une révolution cognitive. Le fossé entre les sciences naturelles et les sciences humaines aura été comblé » (*Le Monde*, 21 octobre 1993). Il reste que les sciences naturelles ne peuvent, elles non plus, sortir de ce cercle, et que le gain serait nul : les sciences naturelles ne sont pas le savoir absolu.

La dimension herméneutique est propre à tous les objets culturels, toutes les oeuvres humaines, et les sciences de la nature n'échappent pas à ce régime commun (cf. naguère le recueil *Herméneutique : sciences, textes*, de Salanskis et coll., Puf, 1997). Le « fossé » aurait été comblé, vous l'avez compris, par la disparition des sciences humaines au sein des sciences cognitives. C'était déjà le programme de Chomsky. Cela reste celui de Jackendoff, par exemple, qui définit en 2003 la linguistique comme une « neuroscience cognitive » (le CNRS lui a remis un bon gros chèque pour sa conférence). Comme on me l'a souvent dit cette année, dans les endroits les plus divers : « nous avons besoin d'une alternative à la pensée américaine ». Mais elle se trouve, aux Etats-Unis même, dans la tradition de l'anthropologie culturelle depuis Boas, chez des auteurs comme Sahlins ou Geertz, mais aussi en paléontologie chez des auteurs comme Stephen Jay Gould ou Rachel Caspari, en biologie chez Lewontin, en psychologie chez Bruner.

Le débat porte sur la possibilité des « explications » causales d'un niveau de complexité par un autre : un substrat, fût-il neuronal, n'explique rien, car il est une condition et non une cause. Pour la linguistique par exemple, les causes externes, qu'elles soient neuronales ou sociales, n'agissent que par l'intermédiaire des causes internes : c'est là l'enjeu de l'articulation chez Saussure entre linguistique externe et linguistique interne.

L'incompréhension de cette dualité a conduit à des programmes unilatéraux. La séparation entre langue et parole a permis de postuler une autonomie de la langue (dont la parole ne serait qu'une effectuation) : elle a paru justifier ensuite une autonomie de la syntaxe (formelle) traitant exclusivement de l'expression et non de la construction corrélatrice du contenu comme de l'expression ; enfin, une linguistique exclusivement synchronique a délégué le problème de la temporalité à l'étude de la phylogenèse, subsistant à l'évolution constante des langues par des scénarios romanesques sur l'origine du langage.

On connaît les effets de ce dogmatisme : l'inconséquence division entre syntaxe, sémantique et pragmatique, la séparation entre linguistique interne et linguistique externe, la divergence irrémédiable des problématiques de la cognition et de la communication, tout cela conduit d'ores et déjà dans les structures académiques, au démembrement de la linguistique entre la « cognition » (liée au *language* et dépendant des sciences de la vie) et la « communication », peu soucieuse des différences linguistiques) et dépendant pour l'essentiel des « sciences de l'information ».

Une meilleure compréhension de la complexité est d'ailleurs un des enjeux du recueil récent : *Une introduction aux sciences de la culture* (Paris, Puf, 2002). Le débat n'oppose évidemment pas Vieille Europe et Nouveau Monde, mais deux conceptions du rôle de la science, et deux conceptions de la dualité *nature / culture*, que le réductionnisme voudrait transformer en antinomie.